

ON TOURNE

supplément bi-mensuel de "cinégraphie"
"l'éducation corporative et la critique du film"
directeur : Jean Dréville

le cinéma pour grandes personnes

par René Jeanne

Dans un récent numéro de *La Nouvelle Revue Française*, M. Jean Prévost, à propos du film de Carl Dreyer, *Le Maître du Logis*, écrivait : « La place essentielle y est donnée aux nuances psychologiques, ainsi *Le Maître du Logis* se trouve (naturellement au-dessous de *L'Opinion Publique*) le précurseur de ce Cinéma pour grandes personnes que nous finirons bien par avoir un jour. »

« *Le Cinéma pour grandes personnes* ! Cette formule est vraiment heureuse et il semble bien que celui qui la prendrait pour devise et pour programme, serait à l'abri de la plupart des griefs qui sont encore faits au Cinéma.

Le Cinéma est gêné par son succès même. Quand René Clair dit : « Le Cinéma fait fausse route depuis 1907 », il a indiscutablement raison, mais cette affirmation prendrait une valeur bien plus précise s'il nous disait que cette erreur n'a été commise et n'a duré que parce que ceux qui s'étaient chargés d'assurer à l'art nouveau des destinées heureuses, se sont beaucoup plus préoccupés de ménager leurs intérêts personnels et immédiats que de prendre les mesures propres à garantir l'avenir de leur pupille.

Pour avoir une idée de la responsabilité encourue par ces hommes, regardez-les comme les tuteurs d'un enfant-phénomène que dès son plus jeune âge ils auraient exhibé sans la moindre précaution, sans le moindre plan d'action devant tous les publics, sur les tréteaux les plus imprévus, réalisant des recettes inattendues, surmenant le malheureux gosse à tel point que celui-ci, sa majorité à peine atteinte, serait tombé gravement malade et que les soins à lui donner absorberaient la plus grande partie de la fortune qu'il aurait permis à ses tuteurs d'amasser.

Il s'agissait, en 1907, de ne pas se laisser éblouir par les dons extraordinaires dont témoignait cet enfant-prodige qu'était le jeune Cinéma, il fallait penser à ce qu'il serait quand il aurait vingt ans... Il fallait ne pas le destiner indistinctement à la distraction des publics les plus divers... Il fallait résister à la tentation de gagner le plus d'argent avec le moins d'effort possible.

Aujourd'hui la faute est commise, elle a eu le temps de pousser des racines profondes

qu'il est difficile d'extirper, et vous étonnez profondément les dirigeants de l'industrie et du commerce cinématographiques quand vous leur dites : « Pourquoi voulez-vous que chacun de vos films soit indistinctement projeté devant tous les publics ? Il n'y a que les louis d'or qui aient le don de plaire à tout le monde et vous savez bien qu'il n'y a plus de louis d'or. Pourquoi ne consentez-vous pas à faire des films qui soient dans le domaine cinématographique ce qu'une pièce de F. de Curel ou une pièce de H.-R. Lenormand est dans le domaine théâtral, et d'autres qui correspondent à un vaudeville de Mouëzy-Eon ou à une opérette de Willemetz ? Ne vous rendez-vous pas compte qu'en voulant faire des films qui plaisent à tout le monde, vous aboutissez forcément, et pour des raisons qui vous dépassent, à une production qui reste toujours égale à elle-même et cela sur le plan inférieur et non sur le plan supérieur. Comment dans ces conditions en vouloir à M. Paul Souday lorsqu'il reproche au spectacle cinématographique sa bassesse et l'impossibilité dans laquelle il se trouve de retenir, fut-ce pendant cinq minutes, l'attention de celui-là, qu'au XVII^e siècle on appelait si joliment et si discrètement « un honnête homme ».

Lorsque vous parlez ainsi à un spécialiste du Cinéma, ou bien il hausse dédaigneusement les épaules, ou bien il se lance dans une diatribe furieuse contre ceux qui, habitués à voir des pièces de théâtre ou à lire des romans, sont incapables de séparer la forme du fond en jugeant les films d'après leur scénario sans se rendre compte de l'intérêt artistique que peut présenter la réalisation du scénario le plus critiquable (exemple : *Métropolis*).

Cette erreur, M. Paul Souday et tous ceux qui, à sa suite, se refusent encore à voir dans le Cinéma un mode d'expression intéressant, la commettent et ils s'y entêtent d'autant plus que chaque fois que par hasard ils s'assoient devant un écran, ils ont la malchance de tomber sur un des films les plus insignifiants, les plus plats ou les plus agressivement imbéciles de l'année, mais ils ne la commettraient plus ou, du moins, ils ne seraient plus excusables de la commettre, si nous possédions enfin ce « Cinéma pour grandes personnes » dont parle M. Jean Prévost.

Cette expression va nécessairement faire sourire quelques-uns de ceux qui fabriquent des films depuis des années, sans même se douter de la puérité de leur tâche. Mais qu'importe ?

La puérité — pour ne pas dire : l'imbécillité — de la grande majorité des films est indiscutable. M^{me} Karen Bramson qui revient d'Amérique et qui a un remarquable esprit d'observation, ne parlait-elle pas récemment de « la stupidité des scénarios », et de la nécessité dans laquelle se trouvaient les firmes cinématographiques américaines « d'éviter à tout prix des rivalités qui pouvaient réveiller les intelligences et susciter des comparaisons dangereuses » et d'empêcher « toute nouvelle entreprise qui réussit à créer des films de pensées ou d'idées avancées ».

C'est encore M^{me} Karen Bramson qui ose écrire : « L'effort pour niveler les cent millions de cerveaux chaque jour au même degré d'engourdissement infantin a remarquablement bien réussi... L'imbécillité des scénarios est peut-être la plus grande cause de l'abaissement intellectuel qui a soufflé sur le monde depuis quelques années ».

Et je ne crois pas que, parmi ceux qui assistent aux présentations quotidiennes de films, il y en ait un seul qui n'approuve pas complètement le jugement porté par M^{me} Karen Bramson.

Comment, d'ailleurs, pourrait-il en être autrement pour des œuvres qui non seulement doivent pouvoir être projetées devant tous les publics, mais encore doivent satisfaire aux innombrables et diverses exigences des quelques douzaines de Censures différentes, aux foudres desquelles elles seront exposées au cours de leur carrière ?

Imaginez ce que serait l'art dramatique — qui n'est déjà pas brillant — s'il avait à subir un tel régime et surtout s'il avait eu à le subir à l'époque de sa croissance. Et imaginez encore ce que dirait M. Paul Souday, si, chaque fois qu'il mettrait les pieds dans un théâtre, il voyait le rideau se lever sur une pièce du répertoire du « Théâtre du Petit-Monde » ou si, chaque fois qu'il couperait les pages d'un livre pour en parler dans son feuilleton, il tombait sur un roman de la « Bibliothèque Rose ! »

(Suite au verso)

nécessité d'une critique libre

par hubert revol

Nous ne donnerons pas aujourd'hui la critique des films que nous avons vus cette quinzaine. nous la reportons au 15 mai afin de laisser cette place au très bel et très important article de notre collaborateur et ami, hubert revol. Il y traite, vigoureusement mais justement, de la nécessité d'une critique libre. il faut avoir le courage de le dire, nombre de nos confrères, dont le talent n'est pas en cause, sont obligés, de par des exigences publicitaires, de ne pas écrire toujours ce qu'ils pensent. Qu'on le sache, cette contrainte ne sert ni les intérêts du journal que leur plume honore, ni ceux des industriels du film qui la leur imposent.

Ouvrez les périodiques du cinéma, parcourez même les critiques dites indépendantes des grands quotidiens : ce ne sont qu'éloges et dithyrambes envers la production actuelle. Tous les films, s'ils ne sont pas complètement des chefs-d'œuvre, sont des œuvres toujours remarquables ou admirables pour ceci ou pour cela. Des tonnes de pellicule sont déversées depuis quelque temps sur les écrans des salles de présentations. Pas un seul navet, au dire des critiques indépendants. Si le film n'est pas artistique, il est commercial, donc il plaira. C'est vraiment, à en croire nos confrères, le triomphe de la qualité, en même temps que celui de la quantité.

Ne nous trompons pas. Le public sera l'année prochaine mis en présence d'une production de plus en plus médiocre, de plus en plus basse, dont la stupidité aura tôt fait de l'envoyer ailleurs...

La critique des films, telle qu'elle est actuellement comprise par la presse quotidienne et corporative est en train de précipiter la chute du cinéma.

Le metteur en scène qui a élucubré un scénario idiot, engagé des vedettes de la Comédie-Française et tourné ses extérieurs à Nice ou en Bretagne, croit généralement avoir fait un chef-d'œuvre. Le loueur qui accepte de placer le film en France, tient à récupérer ses capitaux, s'il en a engagés et gagner de l'argent, ce qui est logique. Je ne parle pas des acteurs, qui ont la tête complètement tournée dès qu'ils s'aperçoivent qu'ils offrent une valeur marchande. Tous ces gens-là n'acceptent pas la critique, même courtoise. Il leur faut des coups d'encensoir. Leur petit esprit admet volontiers qu'on s'agenouille devant leur moindre crotte et qu'on esquinte à fond l'effort des autres.

Laissons ces prétentieux aux sommets où ils se croient, et puisque ce bulletin s'adresse aux

directeurs de salles, mettons ces derniers en garde contre la prétendue critique des films de la presse quotidienne ou corporative.

Il n'y a pas, actuellement, de tribune libre où l'on puisse dire sa pensée sur telle ou telle production. Il n'y a que des agents de publicité déguisés en critiques indépendants et impartiaux. Ces gens-là peuvent se défendre par cette excuse qu'il faut vivre, aussi ce n'est pas à eux que nous en voulons, c'est à l'étroitesse de vue des éditeurs, loueurs et cinéastes qui n'ont pas encore compris que le cinéma ne se développera qu'avec l'aide d'une presse libre et forte.

Dans notre corporation, plus que dans toute autre, les catalogues abondent. Il y en a de toutes dimensions et pour tous les goûts. Ils coûtent fort cher aux éditeurs pour un rapport absolument nul, mais comme tous les films y sont couverts d'éloges, ces derniers s'estiment sans doute bien payés en retour. Ils sont sans intérêt pour le directeur et même contre ses intérêts. Ils servent uniquement le commerce des uns contre celui des autres. Leur unique place légitime est la corbeille à papier.

Que les exploitants ne se trompent pas : le piège est continu. Nous leur dénonçons une fois de plus la fausseté de ces comptes rendus, leurs mensonges intéressés et leur but mercantile. Que le public, lui, se rende aussi bien compte que la critique des films n'existe pas, et qu'elle est légalement interdite en France (procès Sapène-Moussinac). Aux uns comme aux autres nous dirons : ne lisez pas les rubriques de publicité; fiez-vous seulement à l'opinion des quelques journalistes qui n'appartiennent ni de près ni de loin, à la corporation du cinéma, qui n'ont aucune attache avec elle, et qui présentent de ce fait toute garantie de loyale indépendance, méprisez ces « appels au peuple » que l'on vous fait, quelquefois sur trois colonnes, dans la presse dite d'informa-

tion, au sujet de l'arrivée à Paris d'une quelconque vedette californienne; n'écoutez pas ces feuilles de chou à la solde des firmes américaines... ou autres dont les pages sont pleines de publicité pour les cabotins ou cabotines du ciné; la valeur d'une œuvre ne s'impose pas par une intense publicité rédactionnelle, et le succès d'un film ne vient pas des éloges de la presse, c'est l'opinion du public qui, en se répandant, crée ce succès. Directeurs ! ne croyez pas ce qu'on vous dit sur la nouvelle production 1928-29, rendez-vous compte vous-mêmes, sollicitez l'avis de vos collègues mieux placés que vous, et surtout celui des journalistes qui n'émargent pas aux budgets de publicité des maisons de location.

La platitude de la presse du cinéma est significative. Elle engendre automatiquement cet avilissement que nous constatons chaque jour dans la production actuelle. Si, en face d'eux, ceux qui « font » dans le cinéma trouvaient des hommes résolus à le défendre contre les tentatives mercantiles qui le pressurent; si les auteurs de films trouvaient des juges impartiaux et des journalistes vraiment dignes de ce nom, la qualité des œuvres produites ne manquerait pas de s'en ressentir.

Seule la critique peut guider le public vers une meilleure et plus juste compréhension des choses de l'art, seule elle peut obliger les producteurs à soigner davantage leur production, seule elle peut contribuer au progrès du cinématographe, précisément parce qu'elle empêche le bas trafic, la surenchère, les combinaisons louches, c'est à cause de ceci sans doute qu'elle n'existe pas, combattue par ceux qui ont intérêt à ne trouver devant eux aucun obstacle à la réalisation de leurs désirs, et c'est certainement parce qu'elle est inexistante que le cinéma est si bas !

hubert revol

auraient hésité et reculé Molière, Voltaire, Beaumarchais et quelques autres si on leur avait demandé d'écrire sur *Les Aventures de la Famille Fenouillard*, trois actes aussi susceptibles d'être compris d'un chef de tribu papou que d'une famille laponne, sans pour cela déplaire aux beaux esprits des salons parisiens ni aux plus austères puritains du

Royaume-Uni.
Le Cinéma pour grandes personnes ne sera possible que lorsqu'il y aura, du moins dans les grandes villes, des salles spécialisées, et que l'on ne sera pas obligé de voir sur tous les écrans des films qui, à force d'être faits pour tous les publics, n'en intéressent plus aucun.

rené jeanne

raquel meller, ingénue

par v. guillaume danvers

Très absorbé par les préparatifs d'une séance de prise de vues dont on règle les derniers détails et qui va avoir lieu dans quelques instants au château de Valrose, Roger Lion se débarrasse de moi en me disant : « Tout ce que je vous dirais ne vaudra pas ce que vous dira Raquel Meller qui est là, dans sa voiture. »

De suite je m'approchais de la voiture qui était rangée dans une contre-allée et, dans un nuage blanc de dentelles et de mousselines de soie, je vis la célèbre artiste dont les beaux yeux si doux, tels des diamants noirs, ont des regards d'une si poétique mélancolie.

Sa voix parlée est comme une très pure psalmodie. Elle donne une inflexion aux longues et sait élever les brèves avec un charme musical et presque grégorien : et de l'avoir vue, entendue de si près et presque intimement, j'ai de suite la conviction que nul de ses metteurs en scène n'a compris son âme très immatérielle et si loin de nos imaginatives et romanesques conceptions du caractère espagnol.

Toute vêtue de blanc dans cette voiture sombre, parfumée par les douces senteurs des fleurs d'oranger naturelles, elle a ainsi l'aspect d'une jeune fille qui va prendre le voile, tant son maintien réservé et son grave sourire me semblent imprégnés de mysticisme.

Raquel Meller est l'artiste idéale pour personnifier Sainte Thérèse d'Avila.

Et c'est avec une respectueuse déférence que je l'entends me dire ces paroles que je vais évoquer le plus fidèlement possible :

— On m'a bien souvent critiquée au cinéma, et l'on n'a pas été toujours très juste pour moi. On croit que parce que je suis Espagnole je dois être une femme... comment dirais-je ?... comme vous vous imaginez que sont les Espagnoles !... Nous sommes très douces, très aimantes. Nous ne faisons jamais souffrir ceux que nous aimons. Eux seuls, ils savent être ingrats pour deux. J'aime autant le cinéma que le chant et pourtant les petites chansons m'ont donné plus de satisfactions artistiques que mes grands rôles filmés. Pour les metteurs en scène il faudrait être une pauvre petite chose inerte, sans volonté. Comme un pantin dont ils tirent les ficelles et qui abdique toute volonté en leurs mains. Et si je ne comprends pas le rôle comme ils veulent que je le comprenne ? Et si j'ai une autre conception de l'âme, de la pensée de celle que je personnifie ?... Ah ! cette Carmen que m'a fait jouer M. Feyder... ce n'est pas moi qu'il aurait dû prendre, mais une autre, qui ? je ne sais !... pour faire de Carmen une femme

vicieuse, méchante, cruelle.

« Puis en France et dans bien d'autres pays, on ne connaît que la Carmen de Bizet, et celle de Prosper Mérimée dérouta. Pas de Micaëla ! Pas de Toréador !... Savez-vous comment et pourquoi Prosper Mérimée écrivit Carmen ?... »

« Lorsqu'il était à la cour de l'Impératrice Eugénie, il y connut une jeune fille espagnole, Dona Bianca dont il fut très épris. Cette jeune fille ayant repoussé ses avances, il se vengea d'elle en écrivant cette histoire de Carmen qui n'est qu'une basse médisance de l'âme féminine espagnole.



raquel meller dans « la venenosa »

« Vous me demandiez quel est le film que je préfère de tous ceux que j'ai tournés ?... C'est mon premier, *Les Opprimés*, puis *Violettes Impériales* qui est un peu l'histoire de Bianca dont je vous parlais tout à l'heure et surtout cette « Venenosa » à laquelle, je puis le dire, je donne tout mon cœur de femme et toute mon âme d'artiste. Ensuite !... Oh !... je fus très critiquée. Quand je vous disais que mes couplets m'ont donné plus de succès que mes films, j'avais bien raison. C'est que, lorsque je rentre en scène, je reste moi-même : et quoique chantant en une langue étrangère, je sais me faire comprendre de la foule qui m'acclame et pour laquelle j'ai tant de gratitude.

« On a dit sur moi bien des méchantes choses. Oh ! je sais, ne dites pas non !... J'ai mauvais caractère, je suis fantasque, paresseuse, entêtée, que sais-je !... Et l'on n'a pas voulu ou su comprendre que j'étais « Raquel Meller » et que je voulais rester « Raquel Meller » et garder, au cinéma, la personnalité que j'ai à la scène, où le succès ne m'a jamais, jusqu'à ce jour, abandonnée.

« Quand je suis allée en Amérique, il a été un moment question de me faire tourner un film sur Joséphine de Beauharnais. Moi que l'on a présentée comme une illettrée, une petite chanteuse sans instruction, j'ai lu et étudié la vie de Joséphine de Beauharnais dans tous les livres que l'on a écrits sur elle, contre elle et pour elle : et quand j'ai compris ce que l'on me voulait faire faire, j'ai abandonné le rôle. A d'autres !... »

« J'ai connu Charlie Chaplin. Quel merveilleux artiste. Alors, il était harcelé, désespéré par l'odieuse procès que lui fit sa méchante femme.

« Pour oublier tous ses tracas, il travaillait sans cesse.

« Bien nombreuses sont les scènes, celle de l'omelette, par exemple, qu'il réalisa et que je ne revis pas sur l'écran lorsque je suis allée voir *Le Cirque*.

« En Amérique je me suis bien amusée de voir avec quelle... subtilité on tourne la loi de prohibition. Le vin rouge est baptisé « café espagnol ». Le vin blanc est désigné sous le nom d'« infusion de camomille ». Le champagne devient de « l'eau gazeuse » !... Quel beau pays !... Qu'il y a de beaux cinémas !... Et combien le public est aimable, accueillant. J'y suis allée pour un mois et j'y suis restée huit.

« Mais revenons au cinéma. Je tourne un film de M. Carretero, littérateur espagnol célèbre, et j'ai grande confiance en M. Roger Lion qui, lui, veut bien me demander si je pense les scènes que je dois interpréter comme il les comprend lui-même.

Puis elle ajouta : « on m'a demandé de chanter *Carmen*, je n'ai pas voulu, car jamais je ne pourrais dire : « près des remparts de Séville ». Pourquoi ?... parce qu'à Séville il n'y a pas de remparts. Oh ! ma pauvre Espagne, comme on t'a souvent mal comprise. »

A ce moment Roger Lion s'avança et vint prévenir Raquel Meller que si elle voulait bien tourner, le soleil était à ses ordres. Et toute de blanc vêtue, l'adorable petite mariée descendit de son coupé et entra dans le champ toute souriante, toute émue, toute immatérielle.

v. guillaume danvers

suite de la page 1

Le Cinéma est dans cette situation ! Et l'on ne voit pas ce qui pourrait modifier ce déplorable état de choses. Les auteurs qui ont quelque chose à exprimer et qui pourraient nous donner les premiers films de ce « Cinéma pour grandes personnes » que réclame M. Jean Prévost, hésitent et reculent épouvantés, comme

demandez ce bulletin aux présentations corporatives

correspondance et documents : 59, avenue de versailles, thiais (seine)

quatre noms inséparables !!

— celui d'un film —

la venenosa

celui d'une vedette prestigieuse

raquel meller

— celui d'un auteur —

j.m. Carretero

■ celui d'un metteur en scène ■

roger lion

et, de plus, le nom d'une marque
que vous apprendrez à connaître

plus ultra film

natera, guichard & c:
58 rue d'hauteville, paris - tél. prov.
27-35 - cables : gandopelle paris.



le directeur-gérant :
Jean Dréville

imprimerie G. David
17, rue Danton à Bagnolet